Ami du Clergé du 5 juin 1952

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour le Mois du Sacré-Cœur. — Méditations sur l'Offertoire et la Communion : I. L'Offertoire: Opprobre et abandon du Cœur de Jésus, 205.
Les Sacrements. — **IX.** Examen de conscience, 207.
Première Messe. — I. Le prêtre est un médiateur, 208.
Retraite évangélique pour Jeunes Filles. — Avant-propos. I. La fille de Jaïre, 210.

POUR LE MOIS DU SACRE-CŒUR

Méditations sur l'Offertoire et la Communion

I

L'OFFERTOIRE

« *Mon cœur a recueilli l'insulte et la misère. J'ai attendu que quelqu'un s'attristât avec moi, mais il n'est venu personne ; j'ai cherché quelqu'un qui me consolât et je n'ai trouvé personne.* » (Ps. LXVIII, 21).

Cet offertoire est emprunté au Ps. LXVIII *Salvum me fac Deus*,... psaume messianique qui annonce la passion et la résurrection de N.-S. S. Jean et S. Paul soulignent plus d'une fois son accomplissement dans la personne de Jésus.

De tous les traits de la Passion prophétisés dans ce psaume, l'offertoire propose à notre méditation l'opprobre, la confusion, l'ignominie dont le Cœur de Jésus a été abreuvé pendant ces jours dans l'*abandon de tous*. Et de toutes les souffrances de la Passion, voilà une des plus douloureuses au Cœur de Jésus.

L'opprobre et *l'abandon* du Cœur de Jésus, voilà des signes nouveaux de son amour, mais aussi l'appel à la réparation.

I. — *L'opprobre du Cœur de Jésus*

Innombrables les souffrances du Christ pendant sa Passion, souffrances du corps, du cœur, de l'âme. Toutes méritent notre compassion et nos réparations, mais celle-ci surtout, l'opprobre dont fut abreuvé son Cœur.

Pour un homme de cœur, pour une âme noble et grande, le martyre n'est pas tant de souffrir pour la cause qu'il a embrassée, pour laquelle il meurt, que de la voir insultée et bafouée, de voir méconnues ou soupçonnées ses meilleures intentions, de se voir aboutir à un échec.

Prenez un inventeur. Il n'a travaillé que pour sa découverte ; il y a consacré sa fortune, et son temps, et toutes les autres joies. Et quand il a trouvé on le tourne en ridicule, on méprise les secrets qu'il leur apporte... Le dénuement, cela ne comptait pas pour lui; l'in sulte, c'est le rejet du fruit de ses travaux. — Pensez au chef responsable d'un grande entreprise économique, nationale, religieuse. De l'œuvre dont il a la charge, il a fait la passion de sa vie. Il y use ses forces... Et ceux pour qui il travaille se moquent et se rient de lui.

Tout cela nous représente, en petit, le sort de Jésus en sa Passion et doit nous montrer la blessure de son Cœur, que nous avons à panser par la réparation.

Volontairement, il a accepté de racheter l'humanité. Pour cela, il a consenti les abaissements de l'Incarnation et pris la « forme et la condition de l'esclave » ; il a fourni toutes les preuves de sa mission : prophéties et miracles répétés ; il a tout fait pour gagner le cœur des hommes... Et les hommes pour qui il s'est sacrifié se retournent contre lui. Il s'est dit et prouvé Dieu ;... ils le traitent de blasphémateur et se gaussent de sa toute-puissance : « Allons, toi, qui sauve les autres, descends donc de la croix et sauve-toi toi-même. » Il s'est proclamé le rédempteur du monde pécheur ;... mais ce monde n'a que faire de rédemption : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! » Il s'est affirmé roi, un roi de justice et d'amour ;... on l'affuble de hochets de royauté : d'un roseau en guise de sceptre, d'une couronne d'épines, d'un manteau de soldat et on lui fait une obédience de dérision. Il n'a fait que du bien ;... et on lui rend le mal pour le bien.

N'est-ce pas qu'il peut bien dire : « Mon cœur a recueilli l'opprobre... ? Il peut ajouter : la misère, l'ignominie à son comble.

Que lui importerait, après tout, de porter sa croix, d'y être attaché tout nu, si du moins il voyait se réaliser sa prophétie : « Quand je serai élevé sur la croix, j'attirerai tout à moi » ; s'il voyait les juifs, son peuple, pris soudain de remords et de repentir, se frapper la poitrine et le détacher de son gibet ; s'il pouvait voir en eux les prémices de l'humanité qui accepte son rachat et vient à lui. Non ! il meurt dans la honte humaine de la faillite de son œuvre, de l'effondrement apparent de tout ce qu'il avait donné pour sa raison d'être. Il meurt dans l'opprobre, insulté, conspué, par tout un peuple qui avait mis par instants ses espoirs en lui.

Ne sentons-nous pas cette grande souffrance du Cœur de Jésus et n'en sommes-nous pas émus ?

Ce sera un peu celle de Jeanne d'Arc, quand on la brûlera comme relapse, apostate, hérétique et qu'elle devra s'écrier : « Non, mes voix ne m'avaient pas trompée ! » Ce sera celle de l'Eglise, qui éclaire et qu'on accuse d'obscurantisme, qui soulage les peines, les misères, les souffrances et qu'on accuse de ne s'occuper que des âmes, qui sauve et qu'on accuse de duper.

A travers ces haines, ces dérisions, ces mépris, nous pouvons nous faire une idée et nous donner quelque impression de l'oppro-

bre du Cœur de Jésus. Nous avons peine à réaliser son émouvante Passion.

Du moins nous pouvons comprendre ceci :

— Toute injustice exige réparation : personne n'estimera quitte le voleur qui avoue mais qui se refuse à restituer. Or nous avons été injustes — nous, car tous responsables de son opprobre à la proportion de nos péchés — envers N.-S. chaque fois que par nos péchés nous l'avons condamné, crucifié. Nous sommes donc tenus, en justice, à réparation effective ; il nous faut adorer, bénir, mettre à profit le mystère de la rédemption, dont le sacrifice de la messe, commencé par l'offertoire, nous apporte le bénéfice et l'application.

Nous le consolerons aussi dans la solitude de son Cœur.

II. — *La solitude du Cœur de Jésus*

Ce qui ajoute à cet opprobre et l'aggrave, c'est que le Cœur de Jésus eut à l'essuyer dans l'abandon de tous, sans compassion ni consolation.

Quand, dans la souffrance, on découvre un cœur qui y est sensible, elle en est allégée de tout le poids de cette sympathie. Mais N.-S. a porté son ignominie dans l'abandon de tous. « J'ai cherché un consolateur et je ne l'ai pas trouvé. »

Ces derniers mots ne dépassent-ils pas la réalité ? Le Christ n'a vu venir personne sur son chemin de douleur et il a cherché en vain consolation. Pourtant, l'Evangile et la tradition nous parlent bien un peu d'amour dans son escorte de haine.

La femme de Pilate prend le parti de Jésus et conjure son mari d'épargner le juste : « Qu'il n'y ait rien entre toi et ce juste ! » — Sur la voie douloureuse, une autre femme a le courage de s'approcher de Jésus pour lui essuyer le visage. — Tout un groupe de femmes de Jérusalem lui apportent le témoignage de la sympathie, jusqu'aux larmes. — Aux heures suprêmes sur le Golgotha, il a la présence de Jean, son disciple bien-aimé, des saintes femmes qui l'avaient suivi et servi pendant sa vie de prédicateur, de Marie-Madeleine qu'il avait tirée de la fange, et surtout la présence de sa mère.

C'est vrai. Et pourtant la prophétie n'exagère pas. Elle ne dépasse pas la douloureuse réalité de la solitude du Cœur de Jésus.

Mettons à part la T. S. Vierge. Elle est dans un autre ordre. Elle est la corédemptrice du monde avec son Fils. Elle forme avec lui ce couple annoncé, en signe d'espérance, à nos premiers parents. N.-S. se l'identifie plutôt qu'il ne la regarde comme une autre. Elle aussi peut parler comme le Sauveur, et dire : « Vous tous qui passez, regardez et voyez s'il est une douleur semblable à ma douleur ! »

Les autres, même les plus sensibles, les plus saints ont compati aux mauvais traitements infligés à Notre-Seigneur, ils ont souffert avec lui et pour lui. Ils n'ont pas pénétré le vrai mystère de la Passion. Ils sont restés sur le seuil, bouleversés seulement par son sang répandu et par sa mort. Mais quelqu'un qui sentit sa vraie et profonde tristesse à lui, « *qui simul contristaretur* », la tristesse du péché dont lui, la sainteté même, portait le poids, la tristesse de son amour méconnu ou rejeté, la tristesse de la survivance du péché à son sacrifice, en un mot la tristesse du mystère de la rédemption, ce quelqu'un N.-S. ne l'a pas trouvé. Il est l'unique Rédempteur. Pour reprendre une de ses expressions, les meilleurs pleuraient la mort du corps, ils ne pleuraient pas la mort des âmes.

Il a souffert sans consolation, sans la consolation qu'il était en droit d'attendre, sans la consolation qui eût été pour lui la conversion en masse de son peuple d'Israël, présage de la conversion du monde. A l'ultime limite, une seule âme se laisse toucher, se convertit, reçoit son pardon, celle du bon larron. Bien maigre bilan en apparence de la rédemption de tous, *in redemptionem pro multis !*

Bien plus, ce ne sont pas seulement les hommes qui se retirent de cette croix. Celui-là qui meurt par obéissance au Père a le sentiment que ce Père lui-même s'éloigne et le quitte : « Mon Père, mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Solitude immense, totale du Cœur de Jésus dont les appels de détresse ne reçoivent plus aucun écho ni du côté de la terre, ni du côté du ciel.

* *

Nous ne méditerons jamais assez la Passion de N.-S. pour comprendre un peu à quel point son Cœur nous a aimés.

Mais nous ne la méditerons non plus jamais assez pour comprendre un peu que notre retour d'amour ne peut aller sans esprit de réparation.

L'Eglise multiplie les invocations au Cœur martyrisé de Jésus : « Cœur de Jésus, rassasié d'opprobres,... Cœur de Jésus,... percé par la lance,... Cœur de Jésus broyé à cause de nos péchés... » N.-S. lui-même a rattaché la dévotion à son Sacré-Cœur au jour de sa Passion. Mais prenons garde d'en rester à une réparation de formule. La vraie réparation, pour qui pénètre un peu dans le mystère de la rédemption, c'est d'éliminer de nous et d'autour de nous le péché, cause profonde de tant de souffrances. N'est-ce pas le sens du mot réparation : restauration, remise en état, retour à sa beauté première.

Que notre vie toujours plus pure et plus sainte traduise donc dans les actes la sincérité de nos amendes honorables ! Que le Cœur de Jésus trouve dans le nôtre un cœur qui s'associe vraiment à sa Passion, parce qu'il a renoncé pour toujours au péché et qu'il ne recule pas devant le sacrifice, devant la mort même plutôt que de commettre le péché.

LES SACREMENTS

IX

EXAMEN DE CONSCIENCE

(suite)

Conformément à ce caractère positif de l'idéal chrétien, quel modèle, quel type d'examen de conscience allons-nous adopter pour nos confessions ?

Habituellement, vous vous servez du plan suivant : commandements de Dieu, de l'Eglise, puis les péchés capitaux. Ce plan est loin d'être le meilleur. Il a, en effet, de graves inconvénients : il comporte des répétitions et surtout il contient de graves lacunes. J'ai bien peur qu'avec un tel plan d'accusation, les chrétiens oublient le principe essentiel de la charité et de leurs devoirs d'état.

Un ordre, me semble-t-il, plus simple et plus positif est celui des devoirs envers Dieu, envers le prochain et envers nous-mêmes. Soulignons, si vous le voulez bien, quelques points essentiels et néanmoins trop négligés.

I

Je m'examinerai d'abord sur *mon attitude vis-à-vis de Dieu*. Que de fois, en particulier lors des confessions qui précèdent le mariage, on entend le pénitent s'exprimer ainsi : « Mon Père, je n'ai ni tué, ni volé ; je n'ai plus rien à dire. » A quoi, invariablement, je réponds : « Mon cher ami, ça suffit pour ne pas aller en prison, mais ça ne suffit pas pour aller au ciel. Ne confondez pas le code de l'honnête homme et le code du chrétien. »

De même, il ne sera pas rare, lors des obsèques d'un homme qui ne « pratiquait » pas sa religion, qui est mort sans recevoir la visite du prêtre, d'entendre des réflexions de ce genre : « Oh ! Monsieur le Curé, il est certainement au ciel, c'était un si honnête homme ! »

Le chrétien n'est pas simplement un honnête homme. C'est celui qui croit, qui espère et qui aime. N'oublions jamais de commencer notre examen de conscience par les trois vertus théologales de foi, d'espérance et de charité qui nous rattachent à Dieu depuis notre baptême. Où en sommes-nous sur ce point ? Avons-nous fait grandir le germe reçu au baptême ? Indiquons, au passage, quelques questions à nous poser :

Foi et charité envers Dieu. — 1° Ai-je eu le souci de mon état de grâce ? de la vie de la Sainte Trinité en moi ?

2° Le Christ est-il *Quelqu'un* pour moi. quelqu'un que j'aime ? Suis-je fier du Christ ou, au contraire, dans ma vie quotidienne, suis-je un « froussard » ? Méditez cette belle parole d'un jeune paysan qui, à son retour, remerciait son curé de l'avoir envoyé en retraite. Montrant le crucifix de sa chambre, il lui disait : « M. le Curé, jusqu'à présent Jésus-Christ c'était pour moi un peu de plâtre sur du bois ; maintenant, c'est un soleil pour mon âme, un amour pour mon cœur. » Pourrions-nous en dire autant dans la sincérité de notre cœur ?

3° Suis-je fidèle à mes prières ? Le matin, spécialement, pour accrocher toute ma journée, avec ses travaux, ses peines et ses joies, à Dieu ? Mes prières sont-elles de vraies conversations avec Dieu ?

4° Quelle est mon attitude à l'église ? Est-ce que je subis la messe ou, au contraire, est-ce que j'y participe vraiment par mon attitude, mes réponses et mes chants ?

5° Mes gestes religieux : génuflexions, signes de croix, etc., sont-ils des gestes sacrés ou des simulacres ?

6° Et mes communions? Est-ce que j'omets, sans aucune raison, ces rencontres avec le Christ ?

7° Ai-je le souci de cultiver ma foi ? Quelle est mon attitude en face des sermons, cercles d'études, conférences, etc... ? En face des journaux, des revues, et des livres de formation religieuse ? Est-ce que je ne donne pas une trop grande place dans mes lectures à la presse neutre ?

8° Est-ce que je ne laisse pas la superstition contaminer ma foi ? Quelle est mon attitude en face du spiritisme, des tireuses de cartes, des horoscopes et des charlatans de toutes sortes ?

Espérance. — 1° Est-ce que, pratiquement, dans ma vie quotidienne, je crois à la vie éternelle, à la Providence de Dieu ? Est-ce que ma vie est une marche confiante vers le deuxième avènement du Christ ?

2° En face des difficultés de la vie, est-ce que je ne manifeste pas un abattement exagéré ? un souci exagéré du lendemain ?

3° N'ai-je pas un attachement trop grand à l'argent et à la propriété ?

Charité et justice envers les autres. — Quelle est mon attitude envers les autres ?

1° Est-ce que je les considère comme mes frères dans le Christ ?

2° Est-ce que je respecte leur réputation? (calomnies, médisances, jugements téméraires).

3° Suis-je un partisan du système *D,* même au détriment des autres ?

4° Ai-je su pardonner? Est-ce que je rayonne autour de moi la joie et l'amitié ?

5° Ai-je su rendre service à mon prochain? (service spirituel et matériel.)

6° Quelle est mon attitude dans les relations sociales ? Est-ce que je fournis un travail consciencieux ? Est-ce que j'accorde un juste salaire à mon personnel ? Suis-je présent et actif dans les organisations sociales et économiques pour y faire pénétrer mon christianisme ?

7° Où en suis-je de mes responsabilités familiales et civiques ? Est-ce que je remplis bien mon rôle d'éducateur et de citoyen ?

II

Mon attitude envers moi-même. — 1° Suis-je *humble ?* Qui est le centre du monde : moi ou Dieu ? Ai-je conscience de mes limites ?

2° Suis-je *loyal ?* Dans mes paroles et dans mes actes ?

3° Suis-je *fort ?* Ai-je de l'énergie ou, au contraire, est-ce que je manque de courage en face de mon devoir professionnel et des difficultés de la vie ? Ai-je l'esprit de sacrifice?

* *

On entend parfois des chrétiens protester contre la confession fréquente : « Pourquoi aller me confesser ? Je n'ai rien à dire ? »

Regardez donc les saints ! Regardez le Curé d'Ars ! Ils se jugeaient comme les plus grands pécheurs de la terre ! Et croyez bien que ce n'était pas là une pieuse exagération. Non, c'est parce qu'ils aimaient vraiment Dieu. Alors leur amour vrai se faisait délicat et exigeant. C'est sur l'Amour qu'en définitive nous devons nous examiner parce que sur l'Amour nous serons jugés. Appliquons notre examen de conscience à toute notre vie réelle. Ne faisons pas un examen superficiel, mais jetons un coup de sonde jusqu'au fond de notre cœur pour y déceler les pensées et les intentions secrètes. Et puis, de temps en temps, relisons les béatitudes, le Sermon sur la Montagne. Remettons-nous face à l'idéal, face à l'idéal chrétien, au code positif de la perfection chrétienne. Et, dans la sincérité de notre cœur, demandons-nous si nous essayons vraiment de nous y conformer dans tout ce que nous faisons, pensons et désirons.

J'en suis convaincu : si nous faisons ainsi notre examen de conscience, alors nous aurons chaque fois beaucoup de choses à dire notre confesseur ! *Amen.*

POUR UNE PREMIERE MESSE

I

LE PRÊTRE EST UN MÉDIATEUR

« Il n'y a qu'un seul médiateur entre Dieu et les hommes, le Christ Jésus, homme lui-même » (I Tim., II, 5).

Mes frères,

Vous savez sans doute que nos frères séparés, les protestants, partant du principe très juste de la valeur infinie du sacerdoce de Jésus-Christ et de son sacrifice sur la croix, en ont conclu qu'il serait sacrilège d'admettre d'autres prêtres et d'autres sacrifices. Aussi ont-ils supprimé chez eux le sacerdoce et la messe : leurs pasteurs ne sont que de simples fidèles plus instruits et leur cène ne consiste qu'à prendre un peu de pain de cuisine en souvenir de la Passion de Notre-Seigneur.

Autant le principe est juste, ainsi que le rappellent les paroles de S. Paul que je viens de vous citer, autant la conclusion qu'ils en tirent est fausse, car Dieu est assez puissant pour faire collaborer les créatures à son action sans rien perdre de sa suprématie absolue. Il est très vrai qu'il n'y a qu'un seul prêtre et médiateur par excellence, Jésus-Christ : mais Notre-Seigneur Jésus-Christ a voulu se servir des prêtres catholiques comme d'instruments vivants et libres pour prolonger son action dans le monde jusqu'à la fin des temps. Il est très vrai qu'il n'y a qu'un seul sacrifice d'une valeur infinie, celui du Calvaire : mais Notre-Seigneur a voulu qu'il fût rendu présent réellement, quoique mystiquement, à chaque messe qui se célébrerait au cours des siècles.

Si bien que le prêtre, à l'image du Christ et par sa vertu, est un médiateur entre Dieu et les hommes : il donne Dieu aux hommes, et il élève les hommes à Dieu.

I. — *Le prêtre donne Dieu aux hommes*

Le Verbe de Dieu s'est incarné pour rendre aux âmes la vie divine qu'elles avaient perdue par le péché. Dès son Incarnation il a mérité en principe que Dieu ne maudisse plus les hommes, car étant dès cet instant ineffable le Chef de l'humanité, il la sanctifiait par le contact de sa divinité. Mais c'est proprement au Calvaire qu'il a racheté les hommes, et c'est sans doute parce que son sacrifice est l'acte décisif de sa fonction de Sauveur qu'il a voulu la perpétuer à la messe. Nous qui sommes semblables à des aveugles, dans les obscurités de la foi, nous n'arrivons pas à imaginer la grandeur du très saint sacrifice de la messe, et la puissance que Jésus-Christ y déploie par l'intermédiaire du prêtre. Si l'on essaie de nous expliquer ce mystère, nous sommes peut-être tentés de croire qu'il y a quelque exagération oratoire dans les explications données. Eh bien ! si nous nous référons à la théologie la plus sûre, nous constatons que la réalité est encore au-dessus de ces explications. Voici par exemple une page empruntée à un théologien thomiste nullement excessif et qui, autant que je sache, n'est pas un poète. Or vous allez constater que pour faire un peu saisir la grandeur de la messe et du sacerdoce, il n'hésite pas à recourir à de grandioses images poétiques, tant la réalité qu'il traite est sublime :

« Si, pour nous prouver sa tendresse, Dieu créait chaque jour une terre nouvelle et des cieux nouveaux, nous serions confondus. Eh bien (pour venir à nous dans l'Eucharistie, il doit faire des miracles plus difficiles et plus grands que la création de la terre et du ciel. Le changement du pain au corps de Jésus et du vin en son sang imprime une secousse à la nature entière. La mer Rouge suspendit ses flots à la voix de Moïse : à la voix du prêtre la nature suspend ses lois, les miracles s'enchaînent les uns aux autres, le monde est comme ébranlé par l'incroyable prodige de la consécration, et, pour maintenir l'ordre au milieu de cette commotion gigantesque, il faut une puissance plus grande, en un sens, que la puissance de créer. *In hac conversione plura sunt difficiliora quam in creatione* (III[a], q. 75, art. 8, ad 3)» [1].

Voilà la majesté de la messe. Voilà la grandeur du sacerdoce catholique. Et ce don de Dieu aux hommes, le prêtre le continue par toute son activité apostolique, non seulement

[1] P. Hugon, *Marie pleine de grâce*, p. 41.

par la parole et le dévouement, mais surtout par la collation des autres sacrements : le baptême, l'extrême-onction, la pénitence, et même parfois la confirmation. Quel bonheur pour nous, catholiques, de recevoir Dieu et ses dons avec tant de certitude et de facilité ! Quelle joie, quelle paix inondent l'âme comblée de tant de bienfaits ! Les protestants ne peuvent s'empêcher de le reconnaître. En 1901, le *Reichsbote,* organe des pasteurs protestants allemands, écrivait :

« Notre église est pleine de gens qui ont besoin de se confesser, pleine de gens qui soupirent après la confession. Il n'y a pas seulement les assassins qui n'achètent la paix de leur conscience qu'au prix de l'aveu de leurs crimes fait aux hommes : il y a des milliers et des milliers d'êtres humains que leur passé poursuit comme un noir fantôme. Ils voudraient effacer de leurs larmes et de leur sang la tache qui souille le livre de leur vie : mais leur conscience reste blessée, leur âme reste malade ; il leur manque, pour guérir, la parole de rémission, le pardon divin transmis personnellement au pécheur par une lèvre humaine »[2].

Et un illustre converti danois, Jörgensen, déclare :

« J'ai voyagé dans toute l'Europe. Nulle part dans les pays du Nord, je n'ai vu des âmes épanouies. Je n'ai rencontré la gaieté que dans les pays catholiques. Voilà le résultat de la confession »[3].

II. — *Le prêtre conduit les hommes à Dieu*

Nous ne sommes pas puremnnt passifs et réceptifs dans notre réconciliation avec Dieu : nous souffririons trop de ne pouvoir correspondre à ses avances, et de ne pouvoir lui témoigner notre reconnaissance. Dans sa bonté il a voulu nous accorder ce surcroît de consolation, et nous permettre de faire quelque chose pour notre salut. Mais ce n'est pas par nous-mêmes : nous sommes trop misérables ; c'est par Jésus-Christ et en Jésus-Christ.

En effet, Jésus-Christ n'a pas seulement pour rôle de donner Dieu aux hommes, il ramène les hommes à Dieu. Dès son Incarnation il exprimait à son Père, en tant que Chef de l'humanité, les sentiments de tous les hommes ses frères. Au Calvaire, c'est pour nous qu'il souffrait. A la messe, il est heureux d'unir nos prières et nos souffrances à sa prière et à son sacrifice.

Or le prêtre, qui est un autre Christ, travaille avec Jésus dans le même sens. Lui aussi, en union avec Jésus, représente l'humanité, il l'offre à Dieu, il prie pour elle. Quand votre curé célèbre tout seul la sainte messe dans votre église, et qu'il a parfois bien de la peine à trouver un enfant de chœur ou quelqu'un qui en tienne lieu, vous croyez qu'il accomplit un acte de piété individuelle. Détrompez-vous : il vous unit tous à son sacrifice, non seulement les personnes qui ont offert les honoraires de la messe, mais tous les membres de la paroisse. Car le prêtre n'est pas prêtre pour lui, mais pour les fidèles.

De même, quand vous le voyez réciter son bréviaire, ne croyez pas non plus qu'il prie pour lui : il prie pour vous. Ecoutez encore un théologien :

« La prière, sans doute, n'est pas son privilège, et il ne semble pas jouir ici d'une situation aussi nettement différenciée qu'au sujet du sacrifice. Et pourtant, on ne saurait, même sur ce point, le confondre dans la masse des fidèles. La prière n'est pas son privilège, non, mais elle lui convient à un titre nouveau.

Un laïc, un religieux non prêtre, peuvent réciter le bréviaire, voire y être tenus : mais jamais l'obligation ne sera si rigoureuse que pour le prêtre : pour lui plus que pour tout autre, c'est vraiment le devoir, l' « office ». De même, il y a des âmes de prière en dehors du sacerdoce : il y en a dont la prière semble toute la raison d'être ; pensons à ces carmélites, dont la fonction principale, dans l'intention de Ste Thérèse, est précisément de prier pour le clergé, — mais aucun état, aucun engagement n'exige, autant que le sacerdoce, une vie priante.

Et chez le prêtre, plus que chez tout autre, la prière aura un caractère ecclésial. Dans le bréviaire, en particulier, ce que l'on cherchera, ce ne sera pas l'expression des sentiments individuels de l'âme, seule avec Dieu seul, mais l'expression des sentiments de l'Eglise tout entière »[4].

Et ce théologien ajoute que la meilleure manière pour le prêtre de réciter les psaumes est précisément de les dire en tant qu'il tient la place du Christ.

Ajoutons enfin que, en plus de la messe et du bréviaire, c'est toute la vie ascétique du prêtre qui est consacrée au bien des fidèles :

« On peut, hors du sacerdoce, mener une vie profondément intérieure, aspirer à la perfection, et cette tendance peut devenir chez certains — chez les religieux — un véritable devoir d'état ; mais ici encore il faut dire qu'à personne plus qu'au prêtre ne s'applique le précepte divin : « *sancti estote quia ego sanctus sum* (Lev., XI, 44)»[5].

III. — *Paradoxe du prêtre*

Quelle est donc étrange, la situation du prêtre ! Etant un être totalement consacré à Dieu et chargé de donner Dieu, il est éloigné des hommes par sa consécration, et il ne peut vivre d'une manière mondaine sans se dégrader. Mais par ailleurs étant désigné pour être leur représentant et les entraîner avec lui vers Dieu, il leur est intimement uni et ne peut se séparer d'eux sans trahir sa mission.

N'y a-t-il pas là un paradoxe ? N'y a-t-il pas là une cause de déchirement intérieur ? Certes oui, à un certain point de vue. Très souvent le prêtre, le jeune prêtre surtout, s'en rend compte avec une acuité terrible : quand il s'approche des hommes ses frères avec amour et respect, heureux de leur apporter un message de Dieu, il lui arrive d'être mal reçu : il sent qu'il gêne, le silence se fait autour de lui, chacun est sur la réserve, et parfois même les regards deviennent hostiles. On a reconnu en lui un être d'un autre monde, celui qui par sa seule présence rappelle Dieu, l'éternité, la mort et la pénitence, et qui n'offre comme joie que des sentiments intérieurs dont le goût est perdu depuis longtemps.

[2] M. M. Arami, *Vivre,* Nouv. éd., p. 142, n. 1.
[3] *Ib.*, p. 142.

[4] P. de Finance, *Sacerdoce et médiation,* p. 30-31.
[5] *Ib.*, p. 31-32.

Certains prêtres, pour rétablir coûte que coûte le contact avec ces chrétiens à moitié paganisés, croient bien faire de camoufler leur dignité sacerdotale. Ils prennent le ton et les allures de l'homme de la rue, ils tutoient et se font tutoyer, ils s'attablent au cabaret et plaisantent avec les copains. Et certes ils arrivent ainsi très vite à briser la glace. Mais à quoi cela sert-il ? Dieu est-il ainsi mieux connu et plus aimé ? et eux-mêmes se préparent-ils ainsi un accès à ces cœurs rebelles pour les attirer un jour à la grâce? Nullement. Comme le dit l'auteur que je viens de vous citer :

« Le prêtre doit être prêtre dans toute sa vie : le caractère sacerdotal, non moins que le caractère baptismal, demande à s'exprimer dans l'existence tout entière. C'est d'ailleurs ce qui arrive d'ordinaire, bien que d'une façon grimaçante parfois : quoi qu'il veuille, quoi qu'il fasse, le prêtre, même dans son comportement extérieur, ne sera jamais un être comme les autres : à défaut de l'auréole sacerdotale, il en aura la dégradation et la caricature » [6].

Ceux-là mêmes qui, avec la permission de leur évêque, se font prêtres-ouvriers, ne peuvent rayonner le christianisme que dans la mesure où ils restent dignes, saints, et se font respecter.

Car telle est la solution du paradoxe en question : la meilleure manière, pour un prêtre, de se rapprocher de ses paroissiens, n'est pas d'atténuer son caractère sacré, mais au contraire de l'accentuer en vivant saintement.

C'est en effet ce que faisait le Christ lui-même :

« Personne n'a plus profondément adhéré que Jésus à l'humanité, personne ne s'est plus profondément engagé en elle. Et pourtant personne non plus n'en a été autant *séparé*. Car ses moindres gestes humains étaient emportés par sa personne divine à une hauteur où nul ne pouvait le rejoindre. Sous ses pensées, ses sentiments, ses démarches, en apparence les plus semblables à ceux de tout le monde, s'ouvrait une profondeur spirituelle insondable à tout regard humain » [7].

A son exemple, le prêtre cherchera à rester en contact avec ses paroissiens, à les comprendre, à aimer leur caractère, leur travail, leurs coutumes légitimes : mais il n'oubliera jamais qu'il est séparé d'eux par sa consécration :

« Le prêtre, comme le Christ, est d'en haut, et ne regarde ce qui est en bas que pour l'attirer avec lui dans les hauteurs. Et plus cette séparation spirituelle est profonde, plus il est possible au prêtre de se mêler, sans danger, à cette pâte humaine qu'il doit faire lever » [8].

* *

Tel est le mystère du sacerdoce catholique, telle est, mon cher ami, la voie que vous a tracée le divin Maître. Vous souffrirez parfois peut-être de la froideur et de l'incompréhension des cœurs, dans un monde déchristianisé. Mais rappelez-vous que Notre-Seigneur lui-même en a été victime à tel point qu'il fut rejeté par son peuple. Ne craignez donc pas de lui ressemlber en cela, et soyez sûr que plus vous participerez à son renoncement et à sa sainteté, plus aussi il ouvrira les âmes à votre apostolat et les touchera de sa grâce toute-puissante.

[6] *Ib.*, p. 33.
[7] *Ib.*, p. 37.
[8] *Ib.*, p. 39.

RETRAITE EVANGELIQUE POUR JEUNES FILLES

Avant-propos

Tirée de textes évangéliques, cette retraite essaye de se conformer à la marche classique des voies ordinaires, purgative, illuminative, et unitive. On en retrouvera les éléments divers, selon l'indication du texte sacré.

A ceux qui se serviraient de ce modeste essai, nous conseillerions de faire travailler personnellement les retraitantes, en leur demandant de méditer elles-mêmes le fait évangélique, et d'écrire le fruit de leurs réflexions. Cet effort individuel serait peut-être le plus utile de la retraite. Il les obligerait à produire au lieu de recevoir seulement. Recevoir est facile, et l'oubli vient vite ; produire exige une application méritoire, et le fruit en demeure.

Un deuxième conseil au prédicateur a pour objet de lui demander de veiller avec soin à la profondeur du travail de la retraite. Pas d'à peu près, pas de superficiel, ni dans la méditation, ni dans la prière, ni dans l'examen de conscience, ni dans la confession, ni dans les résolutions à prendre. Par ailleurs, pas de contention d'esprit, pas d'effort pour sentir, pas de fatigue intellectuelle ou imaginative. Qu'il insiste sur la réflexion calme, posée, bien équilibrée.

En troisième lieu, qu'il évite tout ce qui peut distraire ses auditrices du but de la retraite, qui est, qui doit être uniquement de les affermir dans les convictions ou les résolutions de la vie chrétienne. La retraite est une chose ; une réunion d'étude ou d'Action catholique est autre chose. C'est parfois parce qu'on mélange les deux notions et que l'on poursuit, en quelque sorte, deux lièvres à la fois, que la retraite n'est plus ce qu'elle doit être. Si l'on convoque à une retraite, prêchons une retraite. Si l'on invite à une réunion d'étude ou de travail, donnons-lui son vrai nom. Au reste, dans les instructions, les applications pratiques ne seront jamais ni trop nombreuses, ni trop claires, mais dans le cadre de la retraite.

Enfin, ne terminons jamais ces jours de grâce, sans provoquer une consécration intelligente et bien comprise à la T. S. Vierge. Le prédicateur l'annoncera d'avance, la préparera, en expliquera l'importance qui est de tout premier plan. Il lui donnera toute la solennité possible. S'il la fait lui-même, qu'il en fasse faire une par une des retraitantes, ou par chacune en particulier, que la sienne amorcera ou complètera. L'expérience prouve que les retraitantes produisent souvent des petits chefs-d'œuvre, et ici encore, il est préférable qu'elles y mettent du leur et travaillent personnellement, au lieu d'écouter seulement.

I

La veille au soir

LA FILLE DE JAIRE

(Math., IX, 18-25 ; Marc, V, 22-43 ; Luc, VIII, 41-56)

Mes chères enfants,

Voici le texte évangélique que nous allons méditer ensemble, à l'ouverture de cette retraite, tel qu'il est rapporté par les trois évangélistes, SS. Mathieu, Marc et Luc. Il s'agit de la résurrection DE LA FILLE DE JAIRE. Je ne prendrai que ce qui concerne ce miracle, laissant de côté la guérison qui s'insère dans ce récit.

« Comme Jésus parlait, un chef de la synagogue nommé Jaïre, vint vers lui, et, le voyant, il se jeta à ses pieds en l'adorant. Et il le suppliait avec instance de venir en sa maison, parce qu'il avait une fille unique d'environ douze ans qui était mourante. Etc... » *(Lire* le texte en entier).

« L'esprit revint en elle, elle se leva et se mit à marcher, car elle était âgée de douze ans. Et Jésus ordonnât qu'on lui donna à manger. » — Ce trait, mes chères enfants, vous convient parfaitement au commencement de cette retraite, parce qu'il vous en indique le but précis : **vous faire ressusciter à une vie nouvelle dans le Christ et par le Christ.**

Suivons l'Evangile pas à pas, en nous représentant **les lieux,** en considérant **les personnages,** en regardant **les actions,** en écoutant et en méditant **les paroles.**

* *

1. — LES LIEUX. Où se passe cette scène ? D'abord sur la route, où Jésus parle entouré de ses disciples. Ne nous figurons pas une grand'-route pareille aux nôtres, bien tracée, c'est un pauvre chemin de champs, herbeux ou pierreux. Le divin Maître se laisse conduire ensuite à la maison du prince de la synagogue. Entrons-y après lui. Nous sommes dans une grande chambre, où sur un lit modeste, à peine surélevé au-dessus du sol battu ou du plancher, gît une enfant. C'est le lieu du miracle.

2. — Quels sont LES PERSONNAGES qui interviennent dans cette scène ?

a) C'est d'abord **Jésus** bon, doux, modeste, accueillant, mais digne, revêtu d'une noble majesté. Sa démarche est lente, ses gestes calmes, ses paroles posées, son regard souriant, tout cela empreint d'une immense bonté.

b) Puis, ce sont, autour de lui, **les apôtres,** hommes frustes, non dégrossis, dont la foi est certaine et l'amour pour Jésus réel. Dans cette scène, ce sont des personnages muets.

c) Mais un homme apparaît, **Jaïre.** Qu'est-il ? Prince de la synagogue, c.-à-d. sans doute un des employés supérieurs, sorte de sacristain en chef de la synagogue, qui est le lieu de réunion pour la prière. Quel est son extérieur ? Nous l'ignorons. Ce qui nous intéresse, c'est son visage. Sa fille est malade, très malade. Il est désespéré... C'est la douleur inexprimable d'un père, qui n'a qu'une enfant, et qui la voit et la sent guettée par la mort. Il est impuissant. Seul un miracle peut la sauver. Il a consulté sans doute tous les docteurs du pays : ils l'ont abandonnée : « Elle est perdue ! » Dans les traits du pauvre père, quelle angoisse, avec pourtant une lueur d'espoir... Si le thaumaturge dont on raconte tant de merveilles pouvait la guérir ! Il vient solliciter le miracle, mais sa foi n'est peut-être pas très grande ! Regardons-le avec pitié, accompagnons-le près de Jésus. Nous qui avons la foi, encourageons-le, et donnons-lui autre chose que ce qu'on lui donne autour de lui, de vaines paroles.

d) C'est **la foule** ensuite, moutonnière, curieuse. Que va-t-il arriver ? Elle espère, elle craint, elle échange ses impressions : Pauvre homme ! pauvre père ! pauvre esfant ! si jeune, etc...

e) Enfin, c'est elle, l'enf**ant, l'héroïne du miracle.** Elle a douze ans, l'âge où, en Orient surtout, la petite fille commence à devenir une jeune fille... L'âge de la grâce câline, où le bouton de lis s'épanouit, où la rose dépose sur le visage radieux son teint merveilleux. Elle était la joie, l'espoir, la fierté de ses parents ; sa seule présence réjouissait et embaumait le foyer. Ils faisaient sur elle des plans d'avenir. Elle serait le soutien de leurs vieux jours. Jusqu'alors elle n'avait fait que leur coûter, maintenant ils pouvaient attendre qu'elle les payerait de leurs soins dévoués. Et voilà qu'un mal implacable la cloue sur un lit de douleur... Le père est parti désespéré... Durant son absence, la mort arrive. Un dernier soupir, et la blancheur du lis est devenue celle du cadavre, et le rose de la vie a fait place aux teintes glacées où l'on devine déjà la prochaine corruption du tombeau... Il n'y a plus qu'une mère en pleurs, témoin impuissant de l'irréparable.

f) Mais les **joueurs de flûte et les pleureurs à gage** qui n'attendaient que le trépas de l'enfant sont arrivés. Ils se mettent à crier, à gémir, à se plaindre, en s'accompagnant de leurs instruments primitifs plus bruyants qu'harmonieux. Ils sont payés pour cela. Coutume barbare ou ridicule, qui existait encore. Au lieu de laisser les survivants à leur douleur, on la noie dans le vacarme.

* *

2. — Voici maintenant LES ACTIONS. Que se passe-t-il ?

Jésus prêche... Soudain une voix retentit qui crie au secours. C'est la voix de Jaïre. Jésus ne ferme jamais l'oreille à l'appel de la détresse. Il se rend immédiatement où on l'appelle. En route il est arrêté par une femme qui sollicite un autre miracle, et qui, pour cela, veut seulement toucher la frange de son habit. C'est ce qui arrive, et elle est guérie... Mais cela a mis Jésus en retard. On vient dire au père de ne pas le déranger, que tout est fini, que le miracle de la guérison ne peut plus se produire. Jésus entend cette réflexion. Oui, mais le miracle de la résurrection peut avoir lieu. Il encourage le père.

Arrêtons-nous, et, avant d'aller plus loin, réfléchissons à ce qui se passe.

Une enfant meurt ! Evénement banal, journalier... Et pourtant ! Ne nous rappelle-t-il pas la grande loi, le fait immense, et les leçons de la mort ?

Tous meurent...

On meurt à tout âge.

La jeunesse n'est pas une garantie contre la mort. On se forge, à cet âge-là et même plus tard, des illusions regrettables, que l'on ne mourra pas, ou dans la vieillesse, à un âge très avancé, etc... Venez, regardez cette petite enfant étendue sur son lit, pâle, froide, glacée. On peut mourir à tout âge.

Et l'on est surpris par la mort, toujours... Elle vient quand on ne l'attend pas. C'est une vérité de foi : **comme un voleur pendant la nuit... Soyez donc toujours prêts,** dit Jésus.

Quelle folie de ne pas y penser ! Eloignerez-vous ainsi la mort ? Non ; mais vous mourrez sans être prêts... épouvantable malheur, car de la mort dépend l'éternité, comme de la vie dépend la mort !

Mais voici venir Jésus, celui qui a dit : « **Je suis la résurrection et la vie.** »

Il choisit trois privilégiés entre tous les assistants, Pierre, Jacques et Jean. Eux seuls et les parents de l'enfant seront témoins du miracle. Privilégiées, ne l'êtes-vous pas, mes enfants ? Vous allez faire une retraite, quelle grâce ! Grâce de lumière, de pardon, de joie, de vaillance, de charité. Toutes les enfants ou jeunes filles de votre âge n'y sont pas admises. Beaucoup voudraient avoir ce bonheur qu'elles apprécient, et elles ne l'ont pas. Vous l'avez, vous. Que vous êtes heureuses ! Comprenez le prix de cette grâce, et préparez-vous à en bien profiter, ô vous les choisies, les privilégiées de Jésus !

Puis, Jésus commence par remercier et renvoyer musiciens, pleureurs et pleureuses... Pas de bruit, quand il veut agir. Il travaille dans le silence. C'est la condition de son intervention mi-